



# Utopies rurales et gentlemen anglais dans les romans de Suisse romande (1759-1798)

Helder Mendes Baiao

Contrairement à la France ou à l'Angleterre, il n'existe pas en Suisse de littérature de genre utopique au XVIII<sup>e</sup> siècle. La formule « utopies rurales » doit donc être comprise dans un sens large, c'est-à-dire dans le cadre philosophique des réformes de société des *Lumières*. Si les auteurs romands n'ont pas de projet méthodique précis pour changer la société<sup>1</sup>, ils proposent des idées qui s'inspirent du républicanisme antique afin de trouver des solutions aux problèmes qui les inquiètent, parmi lesquels le renforcement des États monarchiques, de leurs bureaucraties, ainsi que le pouvoir économique grandissant qui attaque les bases traditionnelles de la solidarité chrétienne. Dès lors, une réforme agricole paraît le moyen le plus sûr pour régénérer la société. La fin des communaux n'est pas étrangère à cette réflexion, car la privatisation des terres communes obligeait les propriétaires terriens à assumer pleinement la fonction de producteurs de denrées alimentaires pour tous<sup>2</sup>. En Europe, une des premières sociétés économiques verra le jour à Berne en 1759 et sera suivie par beaucoup d'autres sur l'ensemble du continent.

Très tôt, la réforme agricole se dote d'une coloration poétique, sous la plume des romanciers et essayistes surgissent des références à Théocrite, Virgile ou Ovide; tel un archipel convoité, les images de l'âge d'or surgissent à l'horizon de ce grand retour à la terre. Pour comprendre la teneur idéologique de cette imagerie républicaine agraire, il est nécessaire de se plonger dans les différentes représentations que véhiculent alors les théoriciens et écrivains.

Le retour à la terre s'accompagne d'un imaginaire de la simplicité, qui renforce l'idéal-type – au sens wébérien – des réformes agricoles, en les lestant de vertus civiques, économiques ou encore religieuses. Dans la préface à son *Bonheur rural*, le moine franciscain Pierre Étienne insiste sur le fait que le peuple le plus puissant est aussi celui qui bénéficie du plus grand nombre de cultivateurs<sup>3</sup>. Comme ses contemporains, l'auteur fait l'éloge de la République romaine et de sa puissance lorsque celle-ci bénéficiait de la force guerrière de paysans patriotes et aguerris aux lourdes tâches de l'agriculture.

## Gibbon, Lausanne et la littérature romande

Lors de son deuxième séjour à Lausanne entre août 1763 et avril 1764, Edward Gibbon consigne dans un journal ses impressions de voyage<sup>4</sup>. Comme d'autres compatriotes, il s'arrête dans la ville lors de son Grand Tour qui le mène en Italie. Logeant chez Henri de Crousaz, il note ses allées et venues entre sa pension à la rue de Bourg et le château de Mézery, propriété des Crousaz (p. 410, fig. 2). Après les tumultes parisiens, Gibbon profite d'une atmosphère studieuse et redécouvre un environnement qui évolue entre deux univers: l'urbain et le rural [fig. 1 et 4]. À Lausanne, Gibbon peut constater les effets de la liberté républicaine – même s'il estime que les Lausannois confondent repos et paix avec liberté<sup>5</sup> – et il critique le contrôle bernois

Fig. 1. Détail de *Vue de Lausanne depuis la campagne de Beaulieu*, aquatinte, 6.9 x 10.5 cm, [début XIX<sup>e</sup> s.].  
BN, cote GS-GUGE-TRACHSLER-F-19.

exercé sur les Vaudois qui empêche selon lui Lausanne de déployer son plein potentiel économique. La question de l'absence de manufactures dans le canton de Vaud agite alors le public, car elles seules, croit-on, pourraient absorber le surplus de main-d'œuvre provenant des campagnes et aussi permettre aux Vaudois et aux Suisses de se procurer les objets qu'ils ne produisent pas dans le pays et qui leur sont nécessaires pour leur développement<sup>6</sup>.

En Europe, c'est un Bernois qui le premier détail la psychologie anglaise. Dans ses *Lettres sur les Anglais et les Français et sur les voyages*<sup>7</sup>, Bêat Louis de Muralt définit les traits essentiels de la psychologie nationale des Anglais : mélancoliques, violents, suicidaires, passionnés par la liberté, bizarres, excentriques et aimant la paix de l'esprit. La teneur du caractère anglais est précisée par Montesquieu qui y associe une dimension politique. L'histoire anglaise faite de coups d'État et d'usurpations monarchiques offre le tableau d'une marche progressive vers la liberté civile. Le peuple anglais est libre, car dans sa sagesse et sa détermination il a su se doter d'une institution qui limite le pouvoir royal : le Parlement. Sous la plume de Montesquieu le parlement anglais apparaît à la fois comme une institution nécessaire à la bonne marche de la vie démocratique, mais aussi comme le symbole de l'excellence de la nation anglaise qui étonne alors l'Europe par ses réalisations économiques, sociales, culturelles et politiques.

Avec *La Nouvelle Héloïse* (1761), Jean-Jacques Rousseau offre au Pays de Vaud et à ses habitants une publicité jusqu'alors inédite en Europe. Le roman de Rousseau introduit également dans le paysage helvétique un personnage, Lord Édouard Bomston, qui s'harmonise idéalement avec le caractère simple, franc et philosophe des habitants des berges du Léman<sup>8</sup> [fig. 2]. Les échos de Lord Édouard Bomston, la figure de l'Anglais pragmatique et plein de bon sens, résonneront longtemps dans la littérature vaudoise et laissent entrevoir comment les contemporains auraient perçu Edward Gibbon lors de ses visites dans le Pays de Vaud. Déjà Rousseau pensait compléter *La Nouvelle Héloïse* d'une suite intitulée *Les Amours de Milord Édouard Bomston*. Lord Bomston se débat alors contre les tentations des sens. Cette suite n'est pas unique, car en terres vaudoises il en paraîtra au moins une autre, *Les Aventures d'Édouard Bomston pour servir de suite à La Nouvelle Héloïse*. Selon la préface du « traducteur », Gabriel Seigneux de Correvon, l'ouvrage serait une belle infidèle inspirée d'un autre roman de Friedrich August Clemens Werthes<sup>9</sup>.

Dans le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle, les personnages anglais foisonnent dans les romans de Suisse romande. Ils sont généralement représentés comme des



Fig. 2. Jacob Folkema, «La matinée à l'Angloise», d'après le dessin d'Hubert Gravelot, eau-forte et burin, 17.8 x 11 cm, [1761]. Planche illustrant *Julie ou la Nouvelle Héloïse* de Rousseau, et parue dans le recueil édité séparément chez Duchesne en 1761. MAH, Genève, inv. E 2011-0823-009.

S'inspirant d'une lettre de Saint-Preux à Milord Édouard (V<sup>e</sup> partie, lettre III), la scène évoque la réunion intime de la société des belles âmes de Clarens et c'est cet éloignement des mondanités qui la rend «anglaise». On y découvre Saint-Preux tenant une gazette, M. de Wolmar, atablé devant un service à thé, et Julie assise légèrement en retrait sur la droite. À ses côtés, la femme de chambre est concentrée sur sa dentelle. Les deux parents observent avec un «air de contemplation rêveuse et douce» leurs enfants commenter un livre d'images – selon les instructions de Rousseau données au dessinateur.

êtres légèrement excentriques, mélancoliques et épris de liberté<sup>10</sup>. Ils incarnent tour à tour des gentilshommes en quête d'aventures, comme Lord Bomston, mais aussi de jeunes nobles qui parcourent les régions romandes pendant leur Grand Tour et qui se glissent dans la vie des sociétés locales, voire pour les plus entreprenants, qui s'éprennent de jeunes femmes. Parfois dans les romans, ces nobles poussent l'audace jusqu'à les enlever<sup>11</sup>. Ce ne sera pas le cas d'Edward Gibbon qui, quoique tombé amoureux de Suzanne Curchod, n'essaiera jamais de l'enlever ni de l'épouser d'ailleurs. L'Angleterre est vue comme le pays de la liberté, mais aussi le lieu où s'épanouit l'activité commerciale, et les romanciers soulignent volontiers les liens qui unissent les villes du giron helvétique à Londres. Dans le roman du Genevois Jacob Vernes, *Confidence philosophique*<sup>12</sup>, le jeune protagoniste est envoyé dans la capitale anglaise par son père pour se familiariser avec les arcanes du commerce. C'est également dans cette ville qu'il développe son esprit de philosophe.

En Suisse romande, des romancières et romanciers exploitent les différents motifs que nous venons de souligner, les figures anglaises offrant toujours de multiples variations sur les thèmes de la liberté, de la politique, de la botanique, de la culture, de l'argent ou de l'économie. Dans les romans de Samuel de Constant, les figures anglaises offrent à la fois certains détails sur les nobles pratiquant le Grand Tour comme des réflexions cocasses sur la liberté. Ainsi M. Oldcomb dans *Laure ou lettres de quelques femmes de Suisse*, gentilhomme «bizarre», qui n'aime à rien couper dans son jardin, car la liberté exige que le moindre brin d'herbe pousse à sa guise. Ainsi, il entretient un jardin foisonnant entouré de hautes haies afin de préserver un coin de nature sauvage dans sa propriété<sup>13</sup>. Impressionné par cette esthétique naturelle, le père de Laure Germosan songe, lui aussi, à se doter d'un jardin à l'anglaise, c'est-à-dire d'un espace vert qui ne serait pas taillé et où des chemins sinueux contourneraient les arbres. Ici le jardin sert de métaphore philosophique, car le lecteur noue aisément un lien entre une nature luxuriante traversée de chemins cachés et la profonde *solidité* du raisonnement anglais qui fascine la jeune Laure. D'ailleurs ces qualités anglaises sont consolidées par la réussite économique de ce peuple mélancolique. La famille Germosan ruinée devra son salut à un parent anglais qui, mourant inopinément, a la bonne idée de lui léguer son immense fortune. Les Germosan pourront ainsi continuer à soutenir leur rang au sein des familles vaudoises. Dans *La Nouvelle Héloïse*, Lord Bomston jouait déjà ce rôle de sage philosophe, de figure tutélaire et de riche familier dénouant sa bourse au moment opportun. L'influence anglaise ne

s'arrête pas aux personnages de roman, mais traverse le genre lui-même. *La Nouvelle Héloïse* est un roman qui imite les œuvres de Samuel Richardson, notamment *Clarissa* ou *Pamela*<sup>14</sup>. Rousseau a emprunté aux romans anglais leur réflexion sur une morale sensible et leur quête de réalisme. De même Samuel de Constant (1729-1800), Isabelle de Charrière (1740-1805), Constance de Cazenove d'Arlens (1755-1825) – née Constant d'Hermenches –, Jeanne-Françoise Polier (1759-1839), Françoise-Louise de Pont Wullyamoz (1751-1814) ou Marie Agier (1742-1820) reproduiront les modèles, les motifs anglais et les personnages d'Anglais chimériques<sup>15</sup>. L'épanouissement du genre romanesque en Suisse romande doit énormément à l'évolution du genre dans la société anglaise.

La romancière d'origine néerlandaise Isabelle de Charrière, établie dans la Principauté de Neuchâtel (alors rattachée au royaume de Prusse) et mariée à un parent de la famille de Sévery qui a été très liée à Gibbon, introduit nombre de personnages anglais dans ses romans dont l'aventure se déroule sur sol helvétique ou en Angleterre lorsqu'il s'agit de récits rapportant la vie des familles françaises émigrées à Londres après 1789. Un de ces romans, *Les Lettres de Mistriss Henley*, met en scène un noble anglais qui fait le malheur de sa femme. L'action ne se déroule pas en terres helvétiques, mais dans un lieu imaginaire : Hollowpark. Isabelle de Charrière propose un personnage habité par les valeurs qui séduisent l'aristocratie helvétique. Ce gentilhomme s'est retiré avec sa fraîche épouse sur son majestueux domaine avec l'objectif de le mettre en valeur grâce à l'agriculture et à divers aménagements qui doivent permettre à ses gens de vivre en paix et heureux. Sa jeune épouse s'y ennueie terriblement – elle affirme que « des coups de poing me seraient moins fâcheux que toute cette raison »<sup>16</sup>. Elle regrette la cour, son brillant et ses divertissements. Lorsque son mari reçoit une demande l'appelant auprès du roi, Mistriss Henley croit venue l'heure de sa délivrance. Las, le mari refuse arguant de la frivolité de la cour et de l'importance de ses propres activités rurales. Ce roman, écrit par une romancière exigeante et critique à l'égard des mythes suisses écoulés, illustre une limite à la fascination anglaise. Comme le constatent Mylord Bomston, dans *La Nouvelle Héloïse*, et Gibbon, dans son journal, la noblesse vaudoise ne donne pas de prérogatives particulières. Si en Angleterre la noblesse peut s'enrichir par le commerce, dans le Pays de Vaud elle vit de ses rentes ou pratique le métier des armes. C'est notamment la pratique des professions guerrières qui donne à la noblesse vaudoise trop d'« affectation », comme le note Gibbon dans son journal<sup>17</sup>. Ce qui empêchait l'exemple commercial et nobiliaire anglais d'être reproduit ; de plus

les nobles vaudois ne disposaient pas des ressources, des domaines, ou de l'existence d'une cour princière qui leur auraient permis de renoncer à l'idéal pastoral et aristocratique de leur *Weltanschauung*.

### Le Pays de Vaud et l'esprit de réforme romanesque

L'entrepreneur éditeur yverdonnois Fortuné-Barthélemy de Félice consigne dans les articles de son *Encyclopédie* dédiés à l'économie l'obligation des propriétaires terriens de mettre en valeur leurs domaines afin d'offrir aux cultivateurs et paysans une activité régulière et du pain sur les tables<sup>18</sup>. Les romancières et romanciers romands, à l'exemple de Constance de Cazenove d'Arlens ou de Samuel de Constant, reprennent dans leurs écrits ces réflexions agricoles et déploient une galerie de personnages de propriétaires de campagnes qui tentent d'améliorer le sort de leurs paysans et d'accroître la productivité des terres.

Dans les *Lettres d'un évêque français à la nation* (1789), Isabelle de Charrière développe également l'idée qu'il convient au peuple de quitter les villes pour retourner à la campagne :

Je vois nos villages peuplés et florissants. Je vois entre ces villages quantité de petits hameaux et de fermes isolées, où l'on ne craint plus les voleurs, comme on les craignait aujourd'hui ; le maître de la ferme et ses fils vigoureux, munis d'un fusil et d'un gros dogue, ont tout ce qu'il faut pour avoir du courage. Une fontaine ou un puits dans la cour, un arbre sous lequel s'assièrent, le dimanche, de jeunes gens dispos et bien vêtus, des poules et autres animaux courant autour d'une étable [...]. Je vois à Paris un quart de fiacres de moins, parce que les chevaux des fiacres sont à la charrue, ainsi que les conducteurs [...]. Heureuse épargne de l'argent public, plus heureuse régénération des mœurs, ô combien a gagné ma belle et florissante patrie !<sup>19</sup>

L'une des plus harmonieuses images du bonheur pastoral est celle de la fête des vendanges de *La Nouvelle Héloïse*<sup>20</sup>. Dans cette scène, Rousseau transforme une activité viticole en vitrine de l'idéal patriarcal. Les paysans qui pratiquent les vendanges divertissent la maisonnée de Wolmar, maîtres et serviteurs s'amusent innocemment en pratiquant une activité pénible, mais que le respect des rythmes propres à chacun rend agréable. On célèbre la fin de la journée de travail par le chant et la danse.

Chez Samuel de Constant, la ville représente toujours un lieu de perdition. Le cadre urbain est l'espace où évoluent les spéculateurs ou les financiers véreux, comme « M. de la Hausse »<sup>21</sup>. C'est également là où résident les faux amis, les femmes de peu de vertu et les accapareurs de toutes sortes qui travestissent les sentiments humains et les immolent à leurs vils intérêts privés. Dans les cités de fiction – mais la réalité est-elle bien différente ? – s'organise donc une économie de l'exploitation de la campagne. M. Bompré, le personnage principal du *Mari sentimental* [fig. 3], ne va-t-il pas jusqu'à imaginer une société de bourgeois vertueux qui achèteraient aux paysans l'ensemble de leur production annuelle pour que ceux-ci évitent les marchés urbains, endroits où ils perdent leur bourse et leur vertu<sup>22</sup>. La corruption est donc intrinsèquement liée au cadre urbain : la ville détruit les liens communautaires, elle enduret les caractères, développe l'amour-propre et émousse les sentiments de l'amitié. Les individus cessent donc de se considérer comme appartenant à une grande famille humaine et déploient dans les plis de leur amour-propre un ensemble de stratégies afin d'acquérir du prestige au détriment d'autres hommes. Ils perdent donc le contact avec la nature et préfèrent aux simples goûts de la campagne les avantages de l'opinion et du luxe. M. Bompré en fait la cruelle expérience, car épousant une femme de la ville, il voit progressivement son caractère naturel broyé par une épouse qui ne songe qu'à des questions de préséance, de prestige et d'éclat.

### Utopie pastorale et modernité anglaise : des différences assumées

La *felix mediocritas* helvétique que les romanciers mettent en scène inspire également les textes les plus idéalistes comme *Du gouvernement des mœurs* (1784) écrit par le bourgmestre lausannois Antoine Polier de Saint-Germain. Chez ce dernier, le mythe de la Rome républicaine encourage une lecture liant la « véritable religion », faite de simplicité et de vertu, et les mœurs citoyennes, frugales, austères et rurales. Cette lecture utopisante du phénomène républicain traverse l'Océan atlantique, car St John de Crèvecoeur dans ses *Lettres d'un cultivateur américain*, traduites par l'auteur en 1784, rend hommage au jeune État américain. Il souligne l'absence d'administration envahissante et la rareté des taxes, et insiste sur le fait que chaque Américain travaille d'abord pour lui-même et sa famille, et non pour l'État. Cette représentation des États-Unis, où le travail personnel et l'esprit d'indépendance sont valorisés, sera convoquée par Constance de Cazenove d'Arlens. Celle-ci

refuse l'ordre nouveau dicté par la France en Suisse après 1798 et lance ses personnages à la recherche du bonheur des *farmers* américains : rural, patriarcal et esclavagiste<sup>23</sup>.

Les utopies rurales du Pays de Vaud à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle partagent principalement un idéal moral et un imaginaire de la sensibilité. La campagne devient le lieu de la régénération des mœurs, et le paysan, dur à la tâche, incarne le pendant du citoyen-soldat vigoureux [fig. 4]. Les différences sociales sont préservées, car il incombe au patriarcat de pérenniser par ses qualités le régime aristocratique. Au sein de cette philosophie conservatrice apparaît sporadiquement le rêve d'une petite république campagnarde dotée d'une constitution simple qui organiserait un peuple vertueux et sage dont les chefs seraient animés d'un solide esprit patriotique et agirait pour l'intérêt commun. Cette espérance nobiliaire – au sens qu'Ernst Bloch accorde au mot – sera cependant balayée par la Révolution française.

La fascination très perceptible qu'exercent les Anglais est inspirée par leur liberté à la fois politique et morale; ces deux dimensions se nourrissent mutuellement. Pour

Fig. 3. Pages de titre de [Samuel de Constant], *Le Mari sentimental*, [Lausanne], [s.n.], 1783; [Isabelle de Charrière], *Lettres écrites de Lausanne* [1785], Genève, se trouve à Paris, chez Prault, 1788; [Béat Louis de Muralt], *Lettres sur les Anglois et les François et sur les voïages*, [Genève], [J. Fabri et J. Barillot], 1725. BCUL, cotes AA 2876, 1M 1980 BIS, 1C 1250+1.



les raisons économiques et politiques que nous avons esquissées, l'Angleterre, avec son système politique et ses mœurs, apparaît comme un idéal enviable, mais peu adapté aux réalités helvétiques à la fois moins cosmopolites, mais aussi plus austères. Dans *Caliste ou Lettres écrites de Lausanne* d'Isabelle de Charrière, la mère de Cécile s'inquiète de l'effet des fortunes anglaises sur les mœurs locales<sup>24</sup> [fig. 3]. Les jeunes Anglais très fortunés s'enhardissent aux élans amoureux les plus exaltés, mais aussi les plus compromettants. Le sublime de cette liberté inquiète également, il contredit la *médiocrité helvétique* faite de simplicité, mais surtout de limites. La puissance anglaise démontre un vorace appétit, dévoile des passions indomptables. Samuel de Constant lorsqu'il traduit, avec ses filles Rosalie et Lisette, le roman de William Godwin qu'il intitule en français *Caleb Williams ou Les choses comme elles sont*, se penche sur une mélancolie qui associée à l'idée excessive de l'honneur détruit toute pondération, toute philosophie, tout pragmatisme<sup>25</sup>. M. Falkland, le faux héros de ce roman dédié aux insuffisances du système judiciaire anglais, est un Lord dans toute sa splendeur, très bien né et très bien éduqué. C'est un philosophe. Il finit néanmoins

par tuer un de ses pairs et par persécuter inlassablement le serviteur, Caleb Williams, qui a découvert le crime. Samuel de Constant a donc cherché à mettre en avant une œuvre qui nuance la supposée avance juridique des Anglais, mais le traducteur a aussi voulu relever que la liberté que l'Europe leur envie est alimentée par le caractère sanguin et violent que Bêat Louis de Muralt avait décrit dans ses *Lettres sur les Anglais*.

En conclusion, les romans reflètent la fascination, mais aussi les doutes qu'exercent les Anglais chez les Romands. La liberté et la tolérance religieuse, associées à une certaine similitude culturelle et aux valeurs républicaines, sont les critères qui transparaissent le plus dans la littérature. Néanmoins, la modernité anglaise suscite

**Fig. 4. Anonyme, *Vue de Lausanne depuis la campagne de Beaulieu*, aquarelle, 6.9 x 10.5 cm, [début XIX<sup>e</sup> s.]. BN, cote GS-GUGE-TRACHSLER-F-19.**

**L'urbain et le rural sont régulièrement mis en scène dans les vues lausannoises du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle.**



des interrogations. Par exemple, il est possible de percevoir une certaine méfiance chez les auteurs qui semblent le plus attachés aux valeurs républicaines classiques comme Samuel de Constant ou Isabelle de Charrière. Samuel de Constant et ses filles, qui traduisent *Caleb Williams*, s'attachent à diffuser dans le monde francophone une traduction d'une œuvre contemporaine, mais, comme l'a relevé Valérie Cossy<sup>26</sup>, les traductrices et le traducteur refusent de suivre Godwin dans sa modernité littéraire. Les Constant proclament leur attachement à l'élégance française traditionnelle, au classicisme des formes stylistiques, alors que la

littérature de Godwin évolue dans un registre nouveau. C'est ce classicisme qui dévoile le traditionalisme des Constant, car il est une expression des valeurs aristocratiques. Cette caractéristique n'est pas que le reflet du devoir de se soumettre aux exigences du marché français du livre, c'est-à-dire aux codes de la censure et aux exigences du style. C'est aussi un atavisme social, le conservatisme éclairé des Constant, mais aussi d'Isabelle de Charrière, exprime un humanisme moderne – incarné en partie par la philosophie de la sensibilité –, mais également une timidité démocratique renforcée par la conscience nobiliaire du rang social.

- 1 Comme ceux que proposent les utopies classiques, où la cité idéale y est décrite dans les moindres détails.
- 2 Markus Mattmüller, « Biens communaux : 2. L'époque moderne : transformation et disparition », in *DHS*, version du 17.05.2001.
- 3 Pierre Étienne, *Le Bonheur rural, ou, Lettres de M. de\*\*\*, à M. le Marquis de\*\*\** [etc.], Paris, Buisson; Nantes, Augustin-Jean Malassis, 1788, vol. 1, p. V-VI.
- 4 Gibbon, *Journal à Lausanne, 1763-1764*.
- 5 *Id.*, p. 263.
- 6 Gibbon, *La Lettre sur le gouvernement de Berne* [1763], in *Miscellanea Gibboniana*, p. 109-141.
- 7 Bêat Louis de Muralt, *Lettres sur les Anglais et les Français et sur les voyages* [1728], Paris, Honoré Champion, 1933.
- 8 C'est de cette façon que la psychologie suisse et vaudoise est décrite dans les récits de voyage et les essais géographiques ou politiques qui abordent la Suisse.
- 9 Friedrich-August-Clemens Werthes, *Les Aventures d'Édouard Bomston pour servir de suite à la Nouvelle Héloïse*, trad. Gabriel Seigneux de Correvon, Paris, Lavillette, 1790.
- 10 Dans le proverbe de Samuel de Constant, *Le Médecin de la montagne*, ces traits sont tournés en dérision à travers le personnage d'un patient anglais qui répond ainsi à son docteur : « Moi je veux point guérir pardiou, je suis venu en Suisse pour voir les montagnes, ma foi c'est pas grand chose ces montagnes, ça fait rien à moi, et quand je serai retourné en Angleterre, je veux me tuer, c'est la liberté anglaise, et j'ai pas besoin de vous ». Samuel de Constant, *Le Médecin de la montagne*, in *Recueil de pièces dialoguées ou guenilles dramatiques*, Genève, Dufart; Paris, Moutard & Desenne, 1787, t. I, p. 177. Je remercie Béatrice Lovis pour m'avoir rappelé cette référence.
- 11 Dans *Le Mari sentimental* de Samuel de Constant, un jeune noble anglais essaie d'enlever une jeune paysanne. Cf. Samuel de Constant, *Le Mari sentimental* [1783] suivi de *Lettres de M<sup>rs</sup> Henley* [1784] de Mme de Charrière, éd. Pierre Kohler, Lausanne, Édition des Lettres de Lausanne, 1928.
- 12 Jacob Vernes, *Confidence philosophique* [1771], Londres [i. e. Lausanne], [F. Grasset], 1788, 2 vol.
- 13 Samuel de Constant, *Laure ou Lettres de quelques femmes de Suisse*, Genève, Barde & Manget; Paris, Buisson, 1786-1787, vol. 2, p. 61.
- 14 La société littéraire de Lausanne, à laquelle a également participé Edward Gibbon, propose dans une session du 17 mars 1782 la question suivante : « Pour quelles raisons Fielding, Richardson et Rousseau ont-ils introduit des héros de romans vicieux ? ». La question montre le lien de la littérature rousseauiste avec les modèles anglais.
- 15 Dans le cadre de ce court article, nous ne pouvons aborder l'ensemble de la production romanesque romande. Cependant, il serait curieux d'analyser des récits peu abordés par la critique comme *Alfrede, ou le Manoir de Warwick* (1794), les *Orphelines de Flower Garden* (1798-99), *Edward Mowbray* (1818) et le *Château de Bothwell, ou l'Héritier* (1819) de Constance-Louise de Cazenove d'Arlens ou *La Veuve anglaise, ou la retraite de Lesley Wood* (1813) de Jeanne-Françoise Polier. Nous avons également décidé d'intégrer à nos observations certains textes d'Isabelle de Charrière, car même si la Dame du Pontet était originaire des Provinces-Unies son regard aiguisé et sa situation « d'étrangère » lui ont fourni des qualités d'analyse très fines.
- 16 Constant, *Le Mari sentimental*, *op. cit.*, p. 245.
- 17 Gibbon, *Journal à Lausanne, 1763-1764*, p. 13 et 263.
- 18 Voir les articles « Oeconomie domestique », « Oeconomie politique » et « Oeconomie rustique », in *Encyclopédie d'Yverdon*, 1774, vol. 30.
- 19 Isabelle de Charrière, *Œuvres complètes*, éd. Jean-Daniel Candaux, C. P. Courtney et alii, Amsterdam, Genève, G. A. Van Oorschot, Slatkine, 1981, vol. 10, p. 152.
- 20 Jean-Jacques Rousseau, *La Nouvelle Héloïse* [1761], Paris, Gallimard, 1961, V<sup>e</sup> partie, lettre VII.
- 21 Personnage maléfisant que l'on découvre dans *Laure ou Lettres de quelques femmes de Suisse*, *op. cit.*
- 22 Constant, *Le Mari sentimental*, *op. cit.*, p. 85.
- 23 Constance de Cazenove d'Arlens, *Lettres de Clémence et d'Hippolite*, Brunswick, Alexandre Pluchart, 1806.
- 24 Isabelle de Charrière, *Caliste ou Lettres écrites de Lausanne* [1785-1787], in *Œuvres complètes (romans, contes et nouvelles 1 : 1763-1797)*, Amsterdam, Van Oorschot, 1980, vol. 8, p. 145.
- 25 William Godwin, *Les choses comme elles sont : ou les aventures de Caleb Williams*, traduit de l'anglais par des gens de la campagne [Samuel de Constant et ses filles, Rosalie et Lisette], Lausanne, Hignou & Comp., 1796, 3 vol.
- 26 Valérie Cossy, « *Caleb Williams* traduit "par des gens de la campagne" », *Annales Benjamin Constant*, n° 22, 1999, p. 45-71.